

KATRINA KALDA

UN ROMAN  
ESTONIEN

roman

*nrf*

GALLIMARD



UN ROMAN ESTONIEN



KATRINA KALDA

UN ROMAN  
ESTONIEN

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

## CHAPITRE 1

Ceci n'est pas mon histoire. Elle appartient à Charlotte et à August, à Anna, la nourrice et cuisinière, à Carlotta aux cheveux roux, à Mart, auquel on prédit, le jour de sa naissance, qu'il ne saurait jamais marcher, à Alice qui n'eut pas le temps de naître, à Max, trop tôt disparu, qui fut pleuré par sa petite amie, à Helmut, l'abject espion amoureux de sa compagne ; un peu, malgré eux, à Fritz, à Eerik, et par bribes même à Karl, le marchand ambulant, qui un jour peignit en bleu la vieille charrette à bras où il trimbalait des livres et des chandeliers.

Cette histoire n'est à moi que par ricochet, parce qu'un jour August en décida ainsi. Elle ne l'est que par un effet de style, mais maintenant que Charlotte a répudié August, l'a condamné puis lui a pardonné, et qu'August a pour toujours renoncé aux histoires, c'est à moi qu'il incombe de la raconter. Je ne suis pas comme August un conteur professionnel. Ne m'en veuillez donc pas si j'affabule, car dans l'intervalle, cette histoire s'est élimée, elle s'est égarée dans la chénaie du temps. La guerre froide, le velours chaud des révolutions, les chars soviétiques et les chars allemands se mettent bruyamment en travers de

ma mémoire. Il est probable que Charlotte et August eux-mêmes ne s'y reconnaîtraient pas s'ils l'entendaient. Mais après tout, cela ne doit pas nous étonner. Cette histoire a échappé à ceux qui l'ont vécue, ses personnages s'en sont détachés, comme nous nous dissociions tous de ce que nous fûmes un jour ; comme le passé rapidement se patine en nous pour ne garder après quelques années qu'un rapport ténu et fragile avec nous-mêmes, un air de famille, une ressemblance mélancolique ; comme les pointes séchées des chardons en hiver ressemblent à peine, brunes, acérées et couvertes de givre, aux fleurs bleues insolentes qu'elles furent trois mois plus tôt.

Cette histoire a eu lieu il y a neuf ans, l'été mémorable où les pics de chaleur avaient flétri dès juin les fanes de pomme de terre et où Charlotte portait au beau milieu des champs son grand chapeau noir de cérémonie, à voilette noire, plume noire et à bord si large qu'August avait du mal à voir ses yeux. Comme vous, je n'aime pas les récits qui s'éternisent. C'est pourquoi, bien que Charlotte ait été enfant, ait porté des socquettes et des robes à col rond, qu'August ait connu l'humiliation du nez qui coule, les genoux écorchés et les camions en bois, je ramasserai les faits en une saison, d'avril à septembre 1996, l'été où Charlotte connut August et où August devina si peu Charlotte, l'été des chapeaux chimériques et des vipères, qui vit d'abord la gloire puis la chute d'August, la dégringolade du haut de l'escalier.

Mais avant tout : qui suis-je pour vous parler d'August, pour m'approprier cet été passé, où tout se noua puis se dénoua parmi les pointillés noir et blanc des bouleaux, les groseilles trop mûres et l'air marin ? Que ceux qui ne sont venus ici qu'à cause de leur souvenir de Charlotte et d'Erik sautent directement au chapitre suivant où sont décrits les débuts d'August



au journal. Pour les autres, écartons le rideau opaque et regardons par la fenêtre de l'appartement.

Il fait noir ; ça glisse, les piétons trébuchent et se retiennent au panneau de stationnement. On a jeté du sable et du sel sur la chaussée. Pourtant, ce que vous entendez là-bas, c'est le grincement du vélo de l'apprenti couvreur qui se rend chez sa petite amie. Les roues chuintent doucement en écrasant la neige. Il passe devant les ormes dépourvus de feuilles, devant l'entassement de maisons en bois, aux lattes découpées comme des rubans, aux angles jamais parfaitement droits, aux annexes ajoutées sans discernement, qui trafiquent un fouillis de formes irrégulières. À l'angle de la rue, le lampadaire éteint fait encore semblant d'éclairer le trottoir. Un trou à la place de la maison du boulanger. Les Russes, les Allemands, encore les Russes, sporadiquement les Suédois ont fait le guet dans les venelles de la vieille ville comme des chats tapis près de souricières. En partant, les Russes ont brûlé l'aciérie. Les Allemands, en arrivant, ont démoli les casernes bâties par les Russes. Les Russes, en revenant, ont reconstruit, c'est-à-dire détruit pour construire autre chose, et parfois l'autre chose ne fut jamais construite. Dernièrement, les Finnois et les Italiens sont venus à leur tour acheter, construire et vendre, les valises pleines de billets indexés sur le dollar. Et perpétuellement, entre les remparts, les clochers en oignon des églises orthodoxes, les carottes pointues des luthériens, les carrés de pomme de terre des maisons bourgeoises se combattent, essayant de s'écraser, donnant aux oignons un goût de pomme de terre et aux pommes de terre une couleur carotte, faisant mijoter une soupe indigeste dans laquelle les nuages de crème occidentaux se mouillent l'ourlet à contre-cœur.

J'atterris dans ce bouillon urbain en septembre de l'année

1984, dans ce faubourg aux prétentions de capitale où les quartiers centraux à tourelles et à clochers ressemblent à des quartiers périphériques et les banlieues aux quartiers centraux. J'étais né au sud de l'Estonie (collines bien aplaties, fermes éparpillées) car à l'époque, le terroir était à la mode. Magda, ma mère, et Alfred Alassar, mon père, s'étaient rencontrés grâce aux bons soins d'August en décembre 1952 — avant la mort de Staline, le XX<sup>e</sup> Congrès et la chaussure de Khrouchtchev sur la table de l'ONU —, si bien qu'avant même d'avoir vieilli, ils furent reclus dans le passé, figés dans la gélatine des années noires. Mon vrai nom bien sûr n'était pas Théodore, ces gens de la campagne n'y auraient pas pensé. C'était plutôt Sass ou Jaan, mais August, sans craindre l'in-vraisemblance, usa de ses privilèges de parrain pour faire de moi un familier des dieux, me sortit d'un destin qui me vouait aux pommes de terre et, sous prétexte de me faire étudier l'allemand, m'installa près de lui dans la capitale, non loin de l'usine de sardines à l'huile dont les conserves seraient assez célèbres un jour pour voyager dans la plupart des pays d'Europe, et, sous forme de colis d'aide humanitaire, en Afrique et en Asie.

August manquait d'imagination. C'est pourquoi il m'avait logé ici, rue Kalasadama, au second étage d'un vieil immeuble, dans l'appartement qu'il occupait alors. Les maisons pouaient l'écaillage de poisson et le sel, les trottoirs s'enfonçaient peu à peu dans la chaussée, des pommiers poussaient à travers l'asphalte, qui semaient autour d'eux des pommes d'hiver à la peau blanche comme neige, au cœur noir comme l'ébène. En octobre, les pommes tombées se mettaient à fermenter ; en novembre, elles gelaient et devenaient dures comme des cailloux sur lesquels les chiens errants se brisaient les dents. Les

invités se perdaient systématiquement à cause de l'absence d'éclairage urbain et de rues qui tournaient de façon inattendue, enclavées entre les rails du tram n° 3 et deux ponts de chemin de fer à demi désaffectés. Certes, j'aurais pu tomber plus mal. D'autres, comme Kaspar Hauser, avaient séjourné des années dans une cave ; on signale des personnages illustres, remarquables, cohabitant dans des bureaux, des banques, des officines avec toute une clique de secrétaires, de comptables, de machines à écrire Underwood, de femmes de ménage à la croupe amollie qui passent distraitemment la serpillière le soir et fouillent sans vergogne dans les corbeilles à papier. C'est donc là, parmi les odeurs de cidre et de poisson, que je posai les bagages, à mon arrivée, entre le buste de la Vénus ressemblant à une meringue et la chaise à dossier haut de style Luther. August fumait des cigarettes qui remplissaient d'un brouillard fétide la véranda où la clématite grimpait sur son grillage comme une ficelle interminable, dégarnie l'hiver mais monstrueuse l'été. Il laissait ses chemises traîner dans le salon, faisait fondre le savon à barbe dans l'évier et se considérait, malgré ma présence, comme le seul occupant légitime de l'endroit.

Il est responsable de tout ce qui arriva.

J'en veux encore à August d'avoir choisi pour moi ce moment et ce lieu. J'étais fait pour vivre dans les métropoles, dans le jour permanent des capitales européennes, la bousculade moite des grands magasins. Je fus limité à la sardine. J'aurais du moins pu paraître à Tallinn quand cette ville comptait encore pour quelque chose, produisant de grands Vikings aux cheveux blonds, aux barques insubmersibles et à la poigne de fer, ou débordant de monstres médiévaux.

À la place, on m'octroya la neige et la boue, le dentifrice

slovaque parfumé à la menthe, la pénurie de viande, les sous-vêtements aux coupes informes, les files d'attente qui sillonnaient la ville et plus tard les tickets de rationnement : j'avais été conçu à l'heure pour voir la chute du Mur, le printemps des peuples, les premiers pas de l'Estonie vers l'indépendance (ou si l'on préfère vers la fin de l'URSS, qu'aucun de nous n'avait prévue, et que la vieille Europe, de l'autre côté du Rideau de fer, observa d'un œil ému et condescendant). Je ne vais pas paraphraser les manuels d'histoire, allez vous-mêmes y vérifier les dates et les noms, si tant est que l'histoire n'ait pas déjà changé, ni englouti tous ces événements. Pour le moment, la bibliothèque étant fermée, écartons-nous de la vitre et résumons. Je naquis donc, déjà âgé de dix-neuf ans et ne fus pas astreint aux années d'école, possédant cependant le savoir nécessaire, voire, en prime, la culture superflue ; je ne connus que brièvement mon lieu de naissance, différenciai à peine le chou-rave du navet, arrivai directement à la capitale, dans cette minuscule excroissance de l'Europe, cette verrue sur le nez du Vieux Continent que personne ne connaît ni ne veut connaître ; je fus placé d'emblée à la droite du Père, surgis sans crier gare de l'esprit d'August, qui, avec son médiocre talent d'écrivain, me campa aussitôt pour les besoins de son feuilleton en espion-patriote-héros de la dissidence, bref fit de moi un d'Artagnan à contretemps. Plus tard, seulement, nous goûtâmes aux beignets de sauge et aux cheveux roux qui s'échappaient par mèches des coiffures compliquées de Carlotta.

Maintenant que l'essentiel est dit : silence ! Je dois tricoter sans me tromper les années passées et celles qui ont suivi, la préhistoire de Charlotte avant August, son histoire ancienne,

dissimulée, et l'histoire en plein jour que connut August, la fin d'August et celle de Charlotte, qu'August ne fut pas en mesure de voir. Je dois détricoter un peu de mon présent pour y insérer des boucles du passé. Je démêle ; la laine s'accroche et s'enroule sur les aiguilles. Je compte, je tricote, je détricote.

## CHAPITRE 2

Tout remonte à l'hiver 1994. Un hiver excessif, glacial, indifférent, dans lequel on est forcé d'avancer voûté, le nez emmitouflé, les yeux au sol, pour offrir moins de prise aux rafales de vent. Un hiver d'attente et de déceptions, d'effervescence et de renoncement. Le 14 février, en dépit ou peut-être à cause du froid, August sortit plus tôt de son travail, ne rentra pas chez lui, monta vers l'Assemblée, où les lustres étaient allumés et le chauffage poussé à fond.

On fêtait l'anniversaire de l'indépendance, la première, celle de 1920. Peut-être ces dates n'évoquent-elles rien pour vous, peut-être êtes-vous comme moi réfractaire à l'histoire, mais n'attendez pas que je vous explique tout cela. Consultez plutôt les brouillons d'August, qui, préparant la trame de son roman, avait consigné ce fatras de dates et entassé autour de son bureau des montagnes de notes indéchiffrables, scrupuleusement recopiées à la bibliothèque. Pour être exact et ne pas déformer les faits : on célébrait l'anniversaire du manifeste qui, en février 1918, bien avant les fusils et les trains blindés, proclamait ingénument l'indépendance de l'Estonie — cette petite province de l'Empire russe — par un papier

placardé sur les murs de la ville et lu devant une poignée d'hommes. Le papier n'eut de valeur officielle que bien plus tard, quand les fusils, les grenades et les trains blindés se furent à leur tour manifestés. Plus tard encore, on en fit des tableaux et des poèmes, tordant ainsi, comme c'est l'usage, le cou à l'histoire pour que les jeunes générations s'extasient sur le passé, et regrettent de ne pas avoir pu prendre part à des événements si exaltants.

Voici donc August dans le grand salon blanc, sans coupe de champagne ni petits-fours, à attendre quelque chose — il ne sait pas quoi — la pointe des pieds (à peine) tournée en dedans, le corps légèrement penché en avant, détails imperceptibles que les jeunes femmes qui l'observent à la dérobée perçoivent intuitivement, ce qui les conduit à esquiver August pour rallier les hommes à gilets, plastronnants, sottement fiers de leur costume, qui leur fait les épaules à angle droit. Les discours et la musique sont terminés. August garde les mains derrière le dos. Quand il est sûr que personne ne risque de l'entendre, il se racle la gorge et avale la salive qui s'est accumulée à la vue des petits-fours. Il hésite. Il prend la décision de s'en aller. Pourtant, il a bien été invité. Il s'approche du buffet froid, lorgne vers les petits-fours, s'avance encore, puis recule car un groupe de femmes bruyantes, suspendues au costume d'Erik, se précipite en piaillant vers le buffet, le bousculant et manquant de lui écraser les pieds. À cet instant, alors qu'August est refoulé vers la région obscure, humide, suintante, où, à grands renforts de chagrins d'enfant, de vexations scolaires et punitions imméritées, s'est constituée la réserve d'émotions neurasthéniques qui se tapit et sommeille en chacun de nous, et où il se laisse gagner par l'amertume, le

dépit, la honte aussi — car quel droit avait-il donc de convoiter les petits-fours ? —, se produit le miracle d'Eerik.

Eerik le prend sans doute pour quelqu'un d'autre, le confondant avec une connaissance, ou c'est l'effet du punch, du vin de cassis, ou de l'esprit patriotique qui flotte sous les plafonds de l'Assemblée et fait concurrence aux nuages en stuc. Quoi qu'il en soit, Eerik *reconnait* August, et il tonne en direction des robes bouffantes : « Mesdames, voyons, voyons ! on ne bouscule pas un patriote ! » Aussitôt, les manches bouffantes à pois, fleurs ou carreaux, se taisent et se serrent les unes contre les autres pour échapper au courroux d'Eerik. August dit prudemment à Eerik qu'il se trompe, mais peu importe, Eerik l'a déjà reconnu. August ne sait pas qu'Eerik n'a jamais tort, qu'il n'est jamais le jouet de sa mémoire. Eerik avait une mémoire exceptionnelle et cette mémoire lui disait qu'il connaissait August. La mémoire d'Eerik se trompait, mais puisque Eerik était sûr du contraire, elle créa de toutes pièces le souvenir d'August qui, dès cet instant, exista en elle, eut sa place entre d'autres souvenirs, assez flous et imprécis, mais réels et susceptibles d'être convoqués. August lui-même eut une place dans le passé d'Eerik : disons qu'ils s'étaient vus à une réunion, à une manifestation, ou un meeting. August fut dès lors étiqueté comme dissident. Eerik n'avait pas complètement tort — ni raison, car il n'avait jamais rencontré August — mais chez lui la mémoire était une sorte d'instinct, et cet instinct lui suggérait ce qu'August n'aurait pas avoué lui-même, c'est-à-dire qu'il avait quelque chose à voir avec les groupuscules d'opposants au sein desquels Eerik avait joué un rôle majeur, à la fin des années 1980. Eerik posa deux ou trois questions à August et fut peut-être étonné de son mutisme, mais après tout la posture de son interlocuteur signalait un



garçon particulièrement timide. Il entreprit donc de faire boire August.

Je reprends : Eerik serre la main d'August, puis ordonne à la demoiselle en robe à fleurs d'aller lui chercher un verre de punch ; les dames se précipitent vers le buffet ; elles en reviennent avec champagne, punch, canapés, et gavent August de petits-fours.

Ensuite, peu important les détails. Ce fut la conversation banale, convenue et ennuyeuse de gens qui ne se connaissent pas. Mais le journal ? Le feuilleton ? Le journal vint en son temps. Quand les canapés furent épuisés, et August déjà un peu ivre, Eerik l'interrogea sur sa profession ; August dut répondre, honteux — encore ! —, qu'il était caissier dans un cinéma. Eerik, que la réponse ne satisfit pas, hocha la tête, réfléchit, puis le planta là pour revenir accompagné d'un homme à grande moustache qu'il présenta à August comme monsieur T., très honorable directeur du *Tänapäev*, le plus ancien et le plus lu quotidien d'Estonie. Que put faire le très honorable M. T., sinon donner sa carte de visite à August et l'assurer que son bureau lui serait ouvert ? Eerik détenait une bonne partie des actions du journal ; il était un grand industriel et un membre du parti du Front populaire avec lequel T. aurait à en découdre un jour.

En attendant, la soirée n'étant pas terminée, August se sent tout petit devant Eerik qui a quatre médailles sur son costume et autant de femmes pendues aux bras. Il se sent tout petit et reconnaissant. Eerik est peut-être étonné, lui aussi, de la générosité dont il a fait preuve, peut-être simplement pour plaire aux femmes, pour jouer à la grande âme, à l'homme supérieur, mais, pourquoi pas aussi, parce qu'il a pitié d'August

et que ce jour-là, exceptionnellement, il s'autorise à être désintéressé.

Quant aux femmes, grâce à l'intervention d'Eerik, elles s'imaginent August en costume trois pièces, ne prêtent plus attention à ses pieds rentrés, oublient d'être agacées par ses gestes maladroits, le trouvent beau garçon, un beau garçon de vingt-huit ans, élancé, aux yeux marron un peu anxieux. Eerik, qui a déjà quarante-quatre ans, leur semble du coup un peu moins beau. Elles partagent leur amour entre August et Eerik, qui ne prend pas la peine de s'en formaliser, soit parce qu'il y en a assez pour deux, soit parce qu'il se considère comme le mentor d'August, de sorte que les conquêtes de celui-ci deviennent désormais aussi les siennes. On boit. On fume quelques cigares. L'orchestre jouant des valse et des polkas, les demoiselles se laissent inviter par August, qui danse mal, ne sait pas faire tourner sa cavalière, ce qui importe peu, puisqu'à leurs yeux, il est un morceau de passé, un jeune homme qui ne s'en remet pas d'avoir fait l'histoire, et d'avoir permis, par le sacrifice de sa jeunesse, que leurs futurs enfants grandissent en liberté.

Peut-être y avait-il du vrai dans tout cela. Peut-être August était-il un héros martyr ou simplement un jeune homme trop timoré. Pour ce qui est des femmes à manches trois quarts qui avaient le sens de l'hyperbole et qui tournèrent ce jour-là autour d'August, laissons-les croire au martyre et au sacrifice, rentrer chez elles, l'image d'August, beau, brun, encore en tête, lui ajoutant peut-être un costume seyant. Laissons-les faire l'amour en convoquant l'image d'August, en unions légales ou illégales, et tromper leur amant avec un héros, puisqu'elles n'en rencontreront pas d'autre, les dernières guerres étant finies, et le temps de l'héroïsme écoulé.

August pour sa part, sans femme à son bras, mais avec dans sa poche droite une carte de M. T., directeur du célèbre *Tänapäev*, dans la gauche une carte de M. Eerik Pall, industriel, propriétaire d'usines pharmaceutiques, regagna ce soir-là sa petite garçonnière, ivre, plein d'images de mollets et de hanches.

Ce que cela donna ensuite ? August se rendit au siège du journal, eut un entretien avec le directeur et obtint une place à la rubrique des faits divers. Il se montra longtemps inapte en tout, relations publiques, comptabilité, etc. On le fit passer d'un service à l'autre jusqu'à ce qu'enfin le rédacteur en chef, exaspéré, décidât d'exploiter ses incapacités pour faire de lui un écrivain.

C'est ainsi qu'un jour d'avril 1995 August ébaucha son récit. Il fixa en tâtonnant mon identité, me nomma successivement Arno, Anton puis Théodore, mit du temps à choisir le lieu de ma naissance, me fit tour à tour enfant de plusieurs mères ; tout cela n'empêcha pas que j'existasse. D'emblée une chose était certaine : je fus héroïque en actes et en pensées, car ces dispositions ne me venaient pas d'August, mais directement du rédacteur en chef qui décida d'accroître le nombre d'abonnés en insérant dans son journal un roman-feuilleton dont l'intrigue se déroulerait peu avant l'indépendance. Au début du mois de mars 1995, il commanda à August le canevas d'ensemble et l'ébauche du premier épisode. Et le 10 septembre 1984, date à laquelle l'action du roman commençait, August me fit prendre le train rapide qui parcourut en cinq heures et demie les deux cent cinquante-trois kilomètres séparant notre village de la capitale. Plus personne ne se souvient de ce long voyage réduit par August à quelques lignes, peut-être même à une incise qui passait inaperçue. Quant à moi, je me souviens

des sièges en bois au long dossier en forme de vague sur lesquels il n'y a pas de position confortable ; je me souviens qu'à mi-chemin, le train s'arrêta, sans qu'on nous donne plus d'explications. D'ailleurs, cela n'étonnait personne — la famille en face de moi déballa ses œufs durs et se mit à boire de la limonade — puisque les chemins de fer soviétiques de l'époque n'avaient pas pour fonction d'acheminer des voyageurs, de les faire arriver en tel point à telle heure, mais simplement d'exister. L'acier des rails, le tchac-tchac régulier des roues, les uniformes des contrôleurs, le nez triangulaire de la locomotive formaient un monde qui se justifiait de lui-même, où les voyageurs n'étaient que des ajouts accidentels venant gêner l'ordonnement de la machine. Néanmoins, abstraction faite des bancs de bois et au mépris des horaires de chemins de fer, le soir, nous étions aux abords de Tallinn. Le train siffla, l'aiguilleur fit des moulinets. Je descendis au milieu des montagnes de paquets sous la grande voûte ajourée de la gare centrale qui arborait une mine revêche de cathédrale en construction.

dans le col de sa veste, voit au loin les gratte-ciel des villes étrangères ; ne remarque pas la neige, le sable, le sel, la lumière pâlotte derrière les fenêtres, dans les minuscules maisons en bois. Il ne voit que la fiction, l'avenir qui l'attend. Mais, nous les personnages, nous traversons le temps ; nous pouvons prévoir l'avenir et le passé. Rien ne s'efface, tout perdure et prend racine, s'entasse lentement comme dans un vieil appartement.

Tallinn ! Compressés en temps et en espace : la compulsion d'achat, les take-away, les salons de beauté, les coiffures afro, les boîtes de nuit, le pullulement des restaurants, les souvenirs pas chers et l'ambre de la Baltique, les immeubles en verre des temps nouveaux, les immeubles à façade grise des temps anciens, les slogans taillés dans la pierre des usines, du bâtiment gris du comité central et du bâtiment rose du Parlement, les slogans des panneaux publicitaires, la cafetière géante peinte à l'arrière du cinéma, les cinémas anciens, les cinémas nouveaux, les gargouilles qui, sous les gouttières, se purlèchent les babines en ronronnant comme des moteurs. Laissons donc l'apprenti couvreur s'éloigner, les yeux pleins de châteaux et de tours imaginaires, pas encore bâties, bâties depuis toujours, et refermons le rideau. Les escaliers grincent dans les petites maisons de bois, les gratte-ciel grelottent dans la neige, les volets claquent, les grues pirouettent sur leur jambe de fer ; on accorde les aiguilles des réveils et des beffrois.



# Un roman estonien

## Katrina Kalda

Cette édition électronique du livre *Un roman estonien*  
de *Katrina Kalda*

a été réalisée le 26/05/2010 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en mai 2010 par l'imprimerie CPI Firmin-Didot  
(ISBN : 9782070129683)

Code Sodis : N44417 - ISBN : 9782072412356

Numéro d'édition : 175700